

forme le sujet, et la noble simplicité de Sophocle, et les chœurs de la tragédie grecque, et surtout cette terreur mystérieuse qui résulte d'une fatale destinée.

Ce fut pour la représentation de deux tragédies imitées de Sophocle, que le célèbre architecte Palladio eut, dans la même année, deux grands théâtres à élever, l'un à Venise, l'autre à Vicence sa patrie. Sur le premier, on joua l'*Antigone* du comte di Monte, Vicentin. L'inauguration du théâtre de Vicence fut faite par l'académie olympique de cette ville, qui représenta l'*OEdipe-roi* traduit par Orsato Justiniani, noble vénitien. Louis Grotto, auteur dramatique lui-même, et aveugle, y remplissait le rôle d'OEdipe.

En citant ces divers poètes vénitiens, je ne prétends pas rappeler des noms ou des ouvrages généralement connus hors de l'Italie. Je n'ai rapporté les titres de leurs pièces que pour indiquer les modèles que les auteurs avaient choisis, et la route dans laquelle ils marchaient. Assurément à cette époque nos compatriotes n'avaient pas le droit de les dédaigner. Eh ! quel plus beau spectacle que la population polie d'une grande ville, prouvant son goût et ses lumières, jusque dans le choix de ses plaisirs ; une magnificence royale déployée pour faire paraître dignement les chefs-d'œuvre de l'antiquité ; la main de Palladio élevant un temple à Sophocle ; un descendant de Fabius vénitiens mettant sa gloire à être l'interprète de ce beau génie ; et l'élite des hommes instruits récitant publiquement ces vers, qui autrefois excitaient les transports de la Grèce assemblée ?

Sans doute les poètes que je viens de nommer étaient restés encore loin de leurs illustres modèles. Sans doute ces imitations trop serviles des pièces grecques et latines ne pouvaient plaire à l'universalité des spectateurs, incapables de les comparer aux originaux, d'y reconnaître la peinture des mœurs, et de goûter des sujets que la diversité des temps, des lieux et des gouvernements leur rendait étrangers. Depuis, plusieurs Venitiens s'exercèrent sur des sujets d'invention, notamment ce même Louis Grotto, qui jouait le rôle d'OEdipe dans la tragédie de Sophocle, et qu'on surnommait l'Aveugle d'Adria ; Vincent Giusti d'Udine, qui traita les

sujets d'*Ariane*, d'*Alcméon*, d'*Irène*, et quelques autres ; enfin Maffeo Venier, que sa dignité d'archevêque de Corfou n'empêcha pas de cultiver ce bel art. On voit qu'au seizième siècle le public était avide de spectacles ; les auteurs étaient dans la bonne voie : malheureusement ils ne tardèrent pas à s'en écarter.

Dans le siècle suivant, le savant Scipion Maffei s'appliqua à réformer le théâtre. Il y contribua encore plus par son exemple que par sa critique, en publiant sa *Méropé*, dont le succès fut prodigieux. Sa modestie refusa la statue que ses concitoyens lui avaient érigé de son vivant ; mais il jouit de l'honneur plus grand encore d'être imité par Voltaire. Il eut aussi pour imitateurs sur la scène tragique trois de ses compatriotes : Jérôme Pompéi, qui traita les sujets d'Hypermnestres et de Callirhoé, et les deux frères Hippolyte et Jean Pindemonte (1). Antoine Conti, Jean-Baptiste Recanati, le cardinal Jean Delfino, partagèrent les applaudissements des Vénitiens. Lazzarini, Zacharie Valaresso, et le comte Alexandre Pepoli, les eurent le plus souvent à des innovations que le goût n'approuvait pas (2).

Mais dans le même temps, Apostolo Zeno, également illustre comme érudit et comme auteur dramatique, ouvrait la carrière où il devait être remplacé par Métastase.

Ces deux noms rappellent l'alliance de la musique et de la poésie, la prééminence accordée à la première dans les représentations dramatiques, et l'abandon dans lequel la muse tragique a languie chez les Italiens jusqu'au moment où les glorieux succès du Piémontais Alfieri lui ont rendu tout son éclat.

L'une des causes qui contribuèrent, dans le seizième siècle, à empêcher la tragédie de suivre les progrès de l'épopée, fut peut-être le trop heureux essai que l'on fit d'un genre mixte, dont les anciens n'avaient pas laissé le modèle. Le drame pastoral prit naissance à la cour de Ferrare. Sans prétendre proscrire absolument un genre qui a obtenu l'approbation d'une nation polie, et sans entrer dans l'examen des défauts inhérents à celui-ci, il est évident que des sujets, des personnages, des sentiments pris hors de la nature, devaient corrompre le

(1) En 1785, M. J. Pindemonte, noble de terre-ferme, et nouveau patricien, fit représenter une tragédie dont le sujet était la révolte de Candie, et où la nation grecque était fort maltraitée ; l'archevêque grec s'en plaignit au conseil des Dix, et la pièce fut supprimée. Quatorze ans après, lorsque les Autrichiens se furent emparés de Venise, le même auteur eut le courage de donner une tragédie dont le héros était Urse Hipate, l'un des premiers doges de la république, où la tyrannie était peinte des plus odieuses couleurs.

(2) Une pièce de Valaresso intitulée : « *Il Rulzvanschad il giovane arcisopratragichissima*, tragedia », n'était qu'une espèce de parodie d'une tragédie de Lazzarini, ayant pour titre : *Ulysse il giovine*. Elle se terminait par une bataille. A la première représentation, quand la toile fut baissée, on demanda les acteurs ; le souffleur s'avança sur la scène, et dit ces vers :

Editori, m'accorgoche aspettate
Che nuova della pugnà alcun vi porti ;
Ma l'aspettate in van, son tutti morti.